

Ne pouvant traverser, il regarda défilier le convoi.

Soudain il tressaillit.

Au milieu des assistants il venait de reconnaître le personnage inutilement attendu près du tombeau du supplicié.

—C'est lui !... Je ne me trompe pas... c'est bien lui ! murmura-t-il. Quel est donc ce convoi ?... Il faut que je le sache...

Alors, se mêlant à la foule comme avait fait René Moulin, il suivit, lui aussi, le corbillard.

On arriva.

Quatre fossoyeurs, appuyés sur leurs bèches, attendaient près de la tombe ouverte.

Le prêtre, qui depuis l'église accompagnait le corps, descendit de voiture et se rendit le premier sur le bord de la fosse.

Etienne Lorient y conduisit ensuite Mme Leroyer et sa fille qui ne pouvaient détourner leurs yeux du char funèbre.

On apporta le cercueil, le prêtre psalmodia les prières des morts ; les assistants jetèrent l'eau bénite l'un après l'autre, puis on laissa glisser la bière au fond du trou béant.

Mme Leroyer et Berthe étaient à genoux, étouffant de douleur.

Quand la pauvre mère entendit les premières pelletées de terre tomber sur le cercueil avec un bruit sourd, elle ne fut plus maîtresse d'elle-même et cria d'une voix déchirante en tendant les bras vers la fosse :

—Oh ! mon fils... mon enfant... mon Abel...

Berthe poussait des sanglots à fendre l'âme.

Tous les spectateurs de cette navrante scène de désespoir avaient le cœur serré ; tous les yeux se mouillaient de larmes.

—Mon pauvre enfant... mon fils... répétait Angèle en se penchant vers le cercueil qui déjà disparaissait sous la terre jetée par les fossoyeurs.

Une crise nerveuse terrassa Berthe. Elle perdit connaissance ; il fallut la porter dans la voiture de deuil qui avait amené le prêtre.

—Venez, chère madame, dit alors Etienne Lorient à Angèle d'une voix suppliante. Tout est fini... Vous êtes épuisée... Rejoignons Mlle Berthe et partons...

La veuve du supplicié se leva, brusquement transfigurée, l'œil fixe, le visage tragique.

—Docteur, répliqua-t-elle d'une voix lente et grave, j'ai plus de force que vous ne le croyez. Mes larmes sont taries à cette heure... J'ai tant pleuré qu'il ne m'en reste plus... Rejoignez Berthe et veillez sur elle...

—Quoi ! vous nous quittez ? s'écria le jeune homme.

—Il le faut...

—Mais pourquoi ?

—Ne m'interrogez pas... je me tairais... Je puis vous dire seulement que j'ai à remplir un devoir... un devoir sacré... J'ai fait une promesse au cher enfant que nous pleurons... C'est cette promesse que je vais tenir.

—Je ne puis cependant vous laisser seule ici, murmura le docteur inquiet.

La veuve de Paul Leroyer n'écoutait plus.

Un homme s'approcha d'Etienne et lui dit tout bas :

—Eloignez-vous sans crainte, monsieur. Je veillerai sur Mme Monestier à son insu... je ne m'éloignerai pas d'elle sans lui laisser soupçonner ma présence.

Cet homme était René Moulin, que le duc de la Tour-Vaudieu, caché derrière le rideau de verdure, ne perdait pas un instant de vue.

Etienne Lorient jeta les yeux sur le visage de son interlocuteur et se sentit aussitôt plein de confiance.

—Oui, veillez, monsieur, répondit-il à demi-voix. Veillez, je vous en prie...

—Soyez tranquille et rejoignez Mlle Berthe...

Le jeune docteur regarda une dernière fois Mme Leroyer.

Elle s'était agenouillée de nouveau sur la terre, près de la fosse tout à fait comblée. Elle priait à voix basse. Plus de larmes, plus de sanglots.

Un peu rassuré, Etienne serra la main de l'inconnu et s'éloigna.

La foule, après avoir déposé des couronnes sur la tombe, s'était retirée.

Les fossoyeurs achevaient leur funèbre besogne.

L'un d'eux prit une croix de bois noir, commandée la veille par Angèle, la planta sur l'éminence de terre, au milieu des couronnes, et rejoignit ses camarades qu'on attendait un peu plus loin pour creuser une autre fosse.

Il ne restait auprès du tombeau que trois personnes :

Mme Leroyer, toujours agenouillée et priant...

René Moulin, debout à quelques pas derrière elle...

Et enfin le duc Georges de la Tour-Vaudieu, caché par les feuillages...

—Qui donc vient on d'enterrer ici ? se demandait le misérable.

De l'endroit où il espionnait il ne pouvait s'assurer si la croix de bois noir portait une inscription.

Il se glissa entre les arbustes et les monuments et, lorsqu'il se trouva bien en face, il lut ce simple nom :

ABEL.

La mère n'avait point oublié la recommandation de son fils.

—Abel ! murmura le duc. Cela ne m'apprend rien...

Et il regagna son premier poste.

Mme Leroyer pria pendant quelques minutes encore, puis elle se leva et, se penchant vers la tombe, prit une des couronnes qu'on venait d'y déposer.

—Cher mort, dit-elle presque à voix haute, tu vois... je me souviens de tout...

—Que va-t-elle faire ? se demandait René.

—Quelle peut-être cette femme ? balbutiait en même temps Georges de la Tour-Vaudieu.

Angèle quitta la tombe d'Abel et, d'un pas lent et mal assuré, s'engagea dans un sentier pratiqué au milieu des sépultures.

René Moulin la suivit, en ayant soin de laisser entre elle et lui une distance d'une quinzaine de pas.

Le duc, se glissant comme un reptile parmi les arbustes et les monuments, ne les perdait point de vue.

Au bout de cinq minutes, Angèle s'arrêta et jeta autour d'elle un coup d'œil rapide, comme pour s'orienter.

Certaine sans doute qu'elle était dans la bonne voie, elle se remit en marche et prit une allée transversale.

René Moulin et Georges de la Tour-Vaudieu s'y engagèrent après elle.

A cette heure matinale le cimetière était presque désert, surtout dans la partie reculée où se mouvaient nos personnages.

C'est à peine si on voyait de loin quelques ouvriers disséminés, entretenant les petits jardins ou travaillant à des réparations.

Parvenue dans la zone la plus ancienne, par conséquent la plus touffue du cimetière, Mme Leroyer s'arrêta.

Elle était en face de la plaque de marbre noir portant en lettres sanglantes ce mot terrible :

JUSTICE !

Là elle tomba à genoux, ou plutôt elle s'abattit la face contre terre, et cette femme qui croyait avoir épuisé toutes ses larmes en trouva de nouvelles.

René Moulin n'éprouva aucun étonnement. Tandis qu'il suivait Angèle, il savait d'avance qu'elle allait le conduire à la tombe de Paul Leroyer.

Le duc de la Tour-Vaudieu, qui jusqu'à ce moment n'avait rien deviné, commençait à comprendre et frissonnait.

—C'est elle, se dit-il subitement. C'est la veuve du supplicié !... Et cette homme la suit !... Peut-être lui a-t-il parlé déjà !... Peut-être connaît-elle l'existence de cette preuve qui peut me perdre...

Les doigts du sénateur se crispèrent de rage sur sa poitrine.

Il se glissa derrière les ifs qui formaient une ceinture au monument de la Tour-Vaudieu, et comme un chasseur à l'affût, il attendit.

Aucune parole ne pouvait être prononcée sans frapper son oreille.

René Moulin s'était arrêtée à quelques pas de la pauvre mère.

Mme Leroyer pria et pleura longtemps ; sans doute la prière la ranimait, car elle se releva plus forte, plus vaillante, et déposa sur la tombe de son mari la couronne qu'elle tenait à la main.

—Martyr bien-aimé, dit-elle d'une voix basse et frémissante, c'est la dernière pensée de ton fils qui m'amène, c'est son dernier vœu que j'accomplis... C'est Abel qui m'envoie t'apporter une des couronnes de sa tombe... Il est auprès de toi, notre Abel ! Tu l'as revu, cet ange trop parfait pour la terre et que Dieu m'a repris... Il t'a dit que depuis vingt ans nous sommes venus chaque semaine nous agenouiller ici et demander à Dieu de nous désigner ceux qui t'ont laissé mourir, innocente victime du crime qu'ils avaient commis !... Nous n'avons rien trouvé et Abel est mort... Attendez-moi tous deux... J'irai vite vous rejoindre maintenant, et combien j'en serais heureuse si Berthe ne devait rester, après moi, seule sur la terre !...

Un sanglot déchira la poitrine d'Angèle.

Elle eut la force de l'étouffer.

La suite au prochain numéro

DÉMENAGEMENT

La Compagnie de photo-gravure ARMSTRONG a transporté ses ateliers au No. 1592, rue Notre-Dame. Travaux artistiques exécutés rapidement et avec le plus grand soin.



Grande Exposition

Nous avons le plaisir d'annoncer l'ouverture pour cette semaine d'une

SALLE D'ETALAGE

D'Articles de Fantaisie,

CHEZ

Mme BRAZIER,

127, ST-LAURENT

Cette salle a été ouverte pour l'exposition convenable d'ouvrage de tous genres et d'objets de fantaisie, confectionnés et importés en vue des fêtes. Plusieurs caisses de marchandises de haut goût reçues de New-York et exposées à l'étalage spécial pour les fêtes.

Cartes de Noël et du jour de l'An

GRANDS SACRIFICES

DANS LES

CHAUSSURES

Chaussures de tous genres, haute nouveauté et communes, confection supérieure à des prix extraordinairement bas. Chaussures pour dames et enfants, une spécialité. Chaussures à ordre exécutées promptement par des mains habiles ; prix défiant toute concurrence. Claques à 5 cents de bénéfice par paire.

CADEAUX DU JOUR DE L'AN !

Magnifiques slippers en velours à \$1

GRANDE SPÉCIALITÉ

Dans les chaussures pour hommes. Ouvrage en veau cousu à la main et de première classe pour \$2.50, à la maison

N. GAGNON,

892, rue Sainte-Catherine, Montréal

CADEAUX ! CADEAUX ! !

Avant de faire vos achats de présents de Noël et du Jour de l'An, n'oubliez pas de venir voir mes Traines Sauvages, Traîneaux, Poupées, Gravures, Services de Table, etc., etc., le tout donné aux acheteurs de Thé et de Café. Présents donnés aux acheteurs d'une livre et plus.

GEORGE BRISTOL,

177, rue Saint-Laurent, Montréal